
LE NUMÉRO : 20 CENTIMES

LA

COOPÉRATION DES IDÉES

Revue mensuelle de Sociologie positive

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

PARIS — 17, Rue Paul-Bert, 17 — PARIS

SOMMAIRE :

JULES LERMINA	<i>De la Base scientifique de la Morale.</i>
G. DEHERME	<i>Les Livres qui font penser.</i>
***	<i>La Coopération des Idées pour l'Enseignement supérieur du Peuple.</i>

Abonnement annuel : France, 3 fr. — Etranger, 4 fr.

PARIS

V. GIARD et E. BRIÈRE, EDITEURS

16, Rue Soufflot, 16

1898

LIBRAIRES CORRESPONDANTS :

KATS, 21, rue Courte du Jour, à GAND. | P. KATS, 97, rue Neuve, à BRUXELLES.

LA COOPÉRATION DES IDÉES

DE LA BASE SCIENTIFIQUE DE LA MORALE ⁽¹⁾

Quand, dans l'avenir, on cherchera à préciser le rôle du XIX^e Siècle, dans l'évolution de la connaissance humaine, on s'apercevra que sa caractéristique aura été le développement en l'homme de la faculté d'apprendre, comme une subite ouverture d'âmes et de consciences, une éclosion de germes accumulés par les siècles, mais étouffés sous la masse des préjugés et des routines. L'homme d'aujourd'hui diffère surtout de l'homme du commencement de ce siècle en ce que sa raison s'est dégagée de l'esclavage des dogmes, des postulats, des axiomes de toute nature que les générations qui nous ont précédés héritaient, sans discussion, sans inventaire, des générations anciennes. A part quelques esprits indépendants, trop rares, et que la foule taxait de témérité et d'irrespect, ceux-là mêmes qui constituaient le groupe des intellectuels restaient hypnotisés devant les enseignements du passé, en un engourdissement qu'entretenait la vieille chanson sentimentale dont tous murmuraient le refrain, sans même chercher à le comprendre.

Il n'y a pas longtemps encore que certaines questions, celles qui touchent à l'essence même de notre nature étaient considérées, affirmées, acceptées comme intangibles : de par l'autorité politique et académique certains problèmes étaient soustraits au droit d'investigation, et, en cas d'incartade, les tribunaux, d'accord, il faut l'avouer, avec les mœurs et avec l'opinion prédominante, étaient appelés à intervenir et à refréner l'audace des penseurs. Les livres des savants étaient tenus à l'index, et dans le pays de la Révolution, alors qu'en Angleterre, en Allemagne, Buchner, Darwin, Haeckel reconstituaient de toutes pièces les sciences naturelles, Littré était honni et Quatrefages restait le grand prophète de la révélation mosaïque.

Et il en fut ainsi sous le caporalisme du premier Napoléon, sous la restauration cléricale, pendant le bourgeoisisme financier de l'orléanisme, et encore durant la mascarade éhontée du second Empire. Nous sentions que nous vivions dans le rêve, dans le cauchemar et nous n'avions pas le courage de nous en évader. Les faits brutaux de 1870 nous ramenèrent à la réalité : il avait fallu, pour nous réveiller, ce coup de couteau dans nos œuvres vives : et de ce jour commença dans l'intellect français le travail que l'on peut appeler de clarification dont les résultats se produisent aujourd'hui. La conscience générale s'est ouverte au raisonnement en même temps que s'imposait un besoin de précision scientifique, de netteté positive : il avait fallu l'excès de mensonge pour nous donner cette soif de vérité.

Le travail s'est fait de lui-même par une lente infiltration, les questions se sont posées, la critique s'est instituée, et c'est avec une sorte de surprise qu'un jour l'esprit s'est trouvé libéré de croyances légendaires, sans bases certaines,

(1) Conférence faite par M. Jules Lermina à la *Coopération des Idées pour l'Enseignement supérieur et l'Éducation éthique-sociale du Peuple*, le 14 décembre 1898.

et dont à l'examen les conséquences morales et intellectuelles apparurent inacceptables et dangereuses. Les temps de foi étaient passés, et nulle affirmation n'était plus acceptée, si elle n'était passée au crible du raisonnement : un départ s'opérait entre les conceptions de l'imagination, si séduisantes que fussent les formes dont elles se revêtaient et celles qui ne devaient relever que de nos facultés de compréhension. En dépit de résistances, parfois furieuses, un procès en revision s'engagea, et le passé dut comparaître pour répondre de ses faux et de ses mensonges.

La croyance, si douce à la paresse humaine, parut insupportable aux esprits en travail, et on s'aperçut qu'il était faux qu'elle fût, comme on l'affirmait, aussi nécessaire que le pain. C'est là une de ces formules lapidaires qu'il a suffi de prononcer lentement et en les écoutant pour que leur inanité éclatât. En effet, qu'est-ce que la croyance pure, sinon une abdication consentie, définitive du droit de penser : est-il de la dignité humaine d'accepter telles affirmations dont on nous interdit le contrôle ? La curiosité n'est-elle pas le commencement de la connaissance ? Non, la croyance ne nous est pas nécessaire, elle correspond au contraire à un état maladif de la conscience, à une dépression qui en paralyse les ressorts. L'homme sain n'entend rien accepter sans examen, et c'est seulement quand nous avons acquis la preuve de la plus grande probabilité que nous pouvons hasarder une affirmation, sans l'imposer d'ailleurs à autrui : car autant la croyance est hautaine, autant la connaissance est modeste et doit l'être. Ainsi que le démontre Strada dans son œuvre géniale et touffue, il n'est rien que le fait, il est la seule base de la certitude. Dès qu'un fait a revêtu un caractère positif, dès qu'il a résisté à toutes les discussions, aux expériences scientifiques instituées, alors seulement nous pouvons bâtir sur lui un édifice de probabilité, sans que nous perdions jamais de vue que nos moyens d'investigation peuvent se perfectionner et qu'il convient de faire entrer en ligne de compte les éventualités critiques.

Cette théorie du besoin de la croyance a servi de substratum à toutes les religions et elle a eu pour auxiliaire tout puissant la paresse mentale de l'être humain. L'esprit est plus rebelle au travail que la chair, parce que la faim de la connaissance est moins douloureuse, au début des sociétés, que la faim du corps. L'homme éprouve à penser plus de fatigue qu'à peiner sur la besogne la plus dure : tel ouvrier intensément laborieux, se refusera à l'effort cérébral, en raison des différences de plans de l'évolution ; l'homme est évolué physiquement à un haut degré ; les outils matériels sont arrivés à une perfection relative, tandis que l'outil mental est encore au début de son développement. Les religions ont été l'expression de ce double état ; elles ont fourni à l'intellect encore fruste un aliment facile à digérer, savoureux, et engourdissant : elles lui ont rendu le service d'intéresser de lui éviter l'effort en lui fournissant des solutions toutes faites, séduisantes, et si habilement imposées qu'elles ont pénétré au plus profond de l'être : elles ont spéculé sur les inégalités d'évolution pour rejeter plus en arrière chez les plus tôt intelligents le sens d'exploitation des ignorants et des arriérés.

Toutes les religions, quelles qu'elles soient, sous prétexte de répondre à des curiosités qui sont la résultante de la marche évolutive, ont bâti des théories inéluctables, et, à ce point de vue, le christianisme a accompli, dans le mal, l'œuvre la plus parfaite. Les esclaves du monde antique conservaient quand

même la volonté intime de la révolte, et le mouvement s'accroissait avec une évidente violence, quand la théorie chrétienne vint affirmer aux misérables que leur malheur non seulement était inévitable, mais que de plus il constituait pour eux une grâce d'état. Le mal était un bien. Les riches et les puissants seraient maudits dans l'éternité, tandis qu'au contraire ceux qui auraient souffert sur cette terre étaient désignés pour le bonheur éternel. Le mot célèbre, attribué à Jésus — Mon royaume n'est pas de ce monde — est la parole la plus habile qui ait jamais été prononcée, car elle coupe court à toute revendication terrestre. Les pauvres ne devaient plus avoir que pitié pour les maîtres du monde qui expieraient dans les flammes de l'enfer leurs voluptés menteuses. Heureux les pauvres ! est une formule qui a plus contribué à la dépression de la cérébralité humaine que toutes les persécutions et toutes les violences. Le vrai miracle de Jésus, c'est d'avoir pu inculquer aux hommes la notion de la résignation, l'illusion rémunératrice de la souffrance et du renoncement joyeux aux revendications immédiates, puis d'avoir édifié sur ces prémisses habiles et mensongères toute une morale sociale qui est la négation même de la morale et a pour sanction les fictions des récompenses d'un autre monde.

Négation de toute morale : car elle a pour résultante fatale l'égoïsme, la volonté du salut individuel ; la charité qu'elle prêche n'a d'autre raison d'être que les compensations attendues *post mortem* ; la fraternité qu'elle enseigne n'est basée que sur les bénéfices qu'on en peut retirer. L'unique souci, c'est le bonheur personnel, à plus ou moins longue échéance, et cette religion a l'horrible courage d'admettre que des élus peuvent être éternellement heureux, alors que des millions de damnés se tordent dans des supplices qui jamais ne cesseront. Cette conception qui fait la base de l'enseignement chrétien répugnerait même aux plus cruels des hommes, dont pas un tout au moins ne le préconiserait comme idéal de justice et d'amour.

Les religions sont pourtant arrivées à inoculer à la majorité des hommes cette croyance que, hors elles, il n'est pas de morale possible, que seules leurs doctrines peuvent former les consciences à la vertu, et nous avons récemment le grand regret de lire dans un rapport présenté, le 7 avril 1897, au comité de défense des enfants assistés par M. Louis Puybaraud, inspecteur général des services administratifs du Ministère de l'Intérieur, cette incroyable déclaration :

— L'éducation de la jeunesse, il ne faut pas aller la chercher autre part que dans l'enseignement de la morale religieuse, de cette morale qui est de tous les temps parce qu'elle ne se préoccupe pas du temps ; au regard de cette morale, il n'y a qu'une chose sérieuse dans la vie, c'est la mort, et c'est en vue de cette échéance qu'il faut apprendre à verser chaque jour à son compte. Cette morale a pour sanction la vie future sans l'espérance de laquelle la vie présente ne serait qu'une amère dérision. S'il n'y a pas de vie future, je me demande ce que nous faisons ici. Comme le disait récemment un orateur puissant, je crois que la vie a un sens. On chercherait difficilement ce sens au travers des inégalités, des tristesses, des injustices de l'existence qui apporte à tous des douleurs et réserve à bien peu quelques joies, encore mélangées. Ce sens, il traverse la vie, pour aller au-delà. L'important est que l'éducation de l'enfant, la culture de sa conscience soient données à la lumière de ces principes qui règlent toutes les heures de la vie, parce qu'ils ont pour suprême objet de régler l'heure de la mort.

Ainsi, d'après nos gouvernants, il n'est d'autre fondement à la morale que la doctrine religieuse, et il est insisté sur ce point, tout à fait chrétien, que la vie n'est rien, que la mort est tout et que l'homme doit agir qu'en vue d'un ave-

nir post-terrestre. Une bonne action n'est qu'une somme versée à la caisse d'épargne de l'au-delà, et bien entendu à son compte personnel. On doit être bon, non dans l'intérêt d'autrui, mais dans le sien propre, en restant bien convaincu que les souffrances et les misères sont d'ordre naturel et inévitable. Les riches et les heureux n'ont qu'à payer une prime d'assurance en vue de la vie future, pour que tout soit régulier; les pauvres et les misérables n'ont qu'à passer condamnation sur leur malheur. Tout est bien ainsi, et la morale est sauve. Il est clair que c'est là une nouvelle affirmation de cette faillite de la Science, si énergiquement formulée par M. Brunetière, et contre laquelle protestait, plus énergiquement encore, M. Berthelot, disant :

— Morale privée et morale publique, politique et sociologie, il n'y a rien là qui doive être arbitraire, rien qui ne doive être mis en conformité, avec les règles scientifiques, déduites de l'observation et de l'induction, c'est-à-dire des lois qui président à la constitution physiologique et morale de l'homme. C'est la science qui établit les seules bases inébranlables de la morale, en constatant comment celle-ci est basée sur les sentiments instinctifs de la nature humaine, précisés et agrandis par l'évolution incessante de nos connaissances et le développement héréditaire de nos aptitudes (discours prononcé le 4 Avril 1895).

Il y a là une affirmation catégorique de l'identité de la Science et de la Morale qui satisfait *a priori* notre raison : elle écarte tout mysticisme, tout miracle, toute révélation, c'est-à-dire tout ce qui par essence est en dehors, au-dessus de toute preuve.

Il n'y a plus de voie ouverte que vers la vérité, et force est bien d'en passer par là. Certains affectent d'en rire et mettent la science au défi de faire jaillir la morale de ses cornues et de ses alambics.

Cherchons. Voyons quels sont les enseignements de la Science et comment ils se sont dégagés peu à peu des ténèbres où les légendes religieuses avaient enveloppé la réalité.

La science a eu fort à faire pour écarter les obstacles de toutes sortes dont le passé avait encombré sa route. C'était d'abord la création du monde, à une date affirmée, il y a quelque six mille ans. La géologie, science toute nouvelle et qui à l'heure actuelle ne figure encore dans le programme d'aucun examen d'instruction secondaire, révéla tout à coup que la formation de la terre remontait à des temps dont l'éloignement était presque impossible à calculer, mais qui se chiffraient par millions d'années : puis la théorie de création immédiate, produite par un caprice divin, fut détruite par la constatation certaine de l'apparition successive d'êtres de formes différentes, d'espèces aujourd'hui disparues, de transformations dues aux milieux sans cesse modifiés.

L'étude des couches de terrain qui composent notre globe, pour si superficielle qu'elle soit encore, suffit pour infirmer les récits de toutes les bibles, dans lesquelles nous ne pouvons plus voir que des échos lointains et défigurés de cataclysmes cosmiques, remontant à des époques qu'il nous est impossible jusqu'ici de préciser.

Du moins les espèces ont-elles été créées individuellement par un effort renouvelé et spécial d'une puissance surnaturelle ? L'expérience nous prouve tous les jours que l'être est en continuelle transformation, que l'évolution est perpétuelle et que la constitution des individus vivants n'est que la conséquence d'une adaptation et d'une sélection jamais interrompues. Au lieu d'un miracle incessant, d'autant plus inacceptable qu'il attribue à un dieu parfait la création volontaire d'êtres imparfaits, nous rentrons avec la science dans la logique ap-

puyée sur les faits, et nous ne nous heurtons plus à des absurdités imposées : car, il est important de noter que cette science reste modeste dans ses affirmations. Armée de la critique, elle peut constater que tel fait, affirmé jusqu'ici comme article de foi, n'est qu'un mensonge, mais elle se garde bien d'ériger elle-même en axiome indiscutable la théorie qu'elle lui substitue. Pour en donner un exemple, lorsque la science a prouvé par la découverte de l'argon que l'air était composé non de deux, mais de trois éléments, elle n'a pas prétendu que ce chiffre de trois était une limite contre laquelle nulle observation ne prévaudrait à l'avenir : et elle a montré une prudence d'autant plus probe qu'aujourd'hui déjà d'autres éléments constitutifs ont été découverts, dans la constitution de l'air atmosphérique. La foi arrêta l'examen, la science le provoque et l'encourage. Pour elle il n'y a jamais chose jugée, et elle admet la révision en permanence. Elle sait qu'elle manquerait absolument à sa mission, si à une foi elle opposait une autre foi, une religion à une religion, un dieu à un dieu. Elle se livre elle-même à l'investigation, elle se donne aux chercheurs comme instrument d'observation et d'études, et le jour où elle semble vaincue, elle accepte sa défaite de bon gré, puisqu'elle ne peut être vaincue que par elle-même.

Elle ne brûle pas ses contradicteurs, elle les écoute attentivement, et nulle vanité sotte, nul préjugé d'autorité ne s'oppose à ce qu'elle reconnaisse, s'il y a lieu, le bien fondé de leur critique.

Il convient de placer ici une importante remarque. Certains esprits timides, désireux de conciliation à outrance, se préoccupent de trouver un lien de rattachement entre la religion et la science. Ils partent de ce principe que la notion métaphysique est indispensable à l'homme, que l'idée d'un dieu personnel, unique et mystérieux, tout puissant surtout et adorable, est innée en nous, et ils s'efforcent de plier les enseignements de la science à des concessions bâtarde qui lui permettent d'entrer dans le lit de Procuste du passé : leur principal argument est justement l'impossibilité — certaine selon eux — de trouver dans la science pure une base de morale. A la foi despotique, ils substituent un déisme édulcoré qui leur apparaît comme sanction indispensable de l'idée du bien. Mais ce qu'ils oublient, c'est que la science est justement l'antithèse de la foi et que, en matière positive, on ne dit pas — *je crois* — mais *je sais* ou *je ne sais pas*, et qu'on ne dissimule pas son ignorance sous les fantaisies d'une imagination plus ou moins surchauffée.

Le *je ne sais pas* est la raison d'être, le substratum de la science : c'est pourquoi ses méthodes vont du connu à l'inconnu.

Comment et pourquoi le monde a-t-il été créé ? Comment s'est formée la substance, comment s'est révélée la force, quel est le principe des choses, du mouvement de l'évolution ? A ces questions, la science, sans fermer le champ des hypothèses logiques, ne répond que par un modeste *Ignoramus*, mais sans accepter l'*Ignorabimus* — nous ignorerons toujours — de Bois Reymond. Sa mission commence au fait réalisé, et par le groupement des faits, elle essaie de remonter aux lois et aux principes. Mais comme l'a écrit si justement Renan, qui nous dit que les lois constatées aujourd'hui et qui nous paraissent vraisemblablement éternelles ne seront pas modifiées demain ? La terre exécute son mouvement d'occident en orient. Qui oserait affirmer que demain ou dans des siècles, ce mouvement ne se modifiera pas ? La science ne s'attache qu'aux contingences, et si elle se préoccupe de l'absolu, ce n'est qu'en vertu de cette notion que la limite de l'inconnu doit et peut toujours être reculée.

A regret, mais honnêtement elle laisse dans le domaine de l'hypothèse la Force

Première dont nul jusqu'ici n'a compris l'essence, de même que nulle explication véritable ne satisfait la critique, sur la mise en action de l'univers, sur la différenciation des choses, sur l'origine du mal. Elle se défend de toute illusion, que ce soit celle d'un paradis terrestre où la manducation d'une pomme fut à jamais funeste à la race d'Adam, que ce soit comme dans les théories gnostiques et mystiques, l'involution dans la matière avec évolution subséquente vers l'Esprit. Elle s'en tient à ce que lui révèlent le travail du laboratoire, l'étude astronomique élargie par la spectrographie, la chimie dissociatrice des éléments. Il ne s'agit plus, bien entendu, de revenir à la distinction de Kant entre les questions accessibles à la raison et celles qui lui sont interdites : elle ne considère aucun domaine comme fermé, elle ne se désintéresse d'aucun problème. Seulement là où l'obscurité se fait trop profonde, elle s'arrête, attendant d'avoir découvert une lumière nouvelle, après quoi elle se remet en marche. Et peu à peu une série de faits se dégage, concordant entre eux et qui lui révèlent, sinon l'origine, tout au moins les modes d'évolution de la Force.

De ces faits, nous n'en retiendrons que deux qui donnent à la morale la base cherchée.

Le premier, c'est l'unité de la substance : cette idée aussi vieille que le monde raisonnant s'affirme chaque jour plus énergiquement par l'expérience. Les études de Darwin, d'Haecckel, de Vogt, de Wurtz, de Berthelot, de Pasteur, tendent à faire disparaître du programme des vérités indiscutables la distinction entre la matière organique et la matière inorganique. La théorie des règnes — minéral, végétal et animal — ne peut plus prévaloir contre les preuves de l'organicité universelle. Tout est vivant dans la nature : il n'y a que des modes et des degrés d'évolution. Le minéral, ainsi que l'ont établi Thoulet, Marco Pilo chimique n'est qu'une forme élémentaire de la sélection et de l'adaptation : elle démontre l'instinct sélectif du minéral s'agrégeant à telle substance de préférence à telle autre, et possédant, si obscur qu'on le veuille, le sens de la forme. L'étude des infiniment petits, des agrégats moléculaires, des parcelles gazeuses fait disparaître la barrière qui séparait les inorganismes des organismes. Il n'y a qu'organismes, se pénétrant les uns les autres, se recherchant ou se repoussant, produisant, en les conditions favorables de développement, des organismes de plus en plus compliqués et affinés, du minéral au végétal et du végétal à l'animal. La nature nous apparaît comme une chaîne ininterrompue allant du simple au composé, de l'imparfait au parfait, du silex et du gaz à l'homme.

En même temps, la Chimie, s'attaquant à l'ancienne théorie des corps simples — déclarés tels à jamais par l'autorité académique — peu à peu analyse, décompose, indécomposables : et William Crookes a pu, par l'étude des terres rares, hasarder l'hypothèse probable des méta-éléments et du protyle ou matière première. L'idée de l'Unité de la matière — toujours en évolution, en état de transformisme — quées. L'Univers n'est que l'ensemble des modalités d'une substance première, en travail d'évolution. L'antique système de Démocrite affirmant que tous les corps sont composés d'atomes et que l'atome est un et identique à lui-même, modifiable par le mouvement créateur des milieux nouveaux, est aujourd'hui acceptée et vérifiée : il n'y a que des molécules vivantes dont l'agrégat compose la vie universelle et l'individualise en êtres personnels. A mesure que les appa-

reils de chimie poussent plus loin la dissociation des éléments, on commence à voir apparaître l'éther, à ce point qu'un des derniers chercheurs qui aient découvert un nouveau gaz dans l'air n'a pas hésité à lui donner le nom d'éthéron, comme plantant un drapeau sur la rive d'un continent nouveau.

Hertz a prouvé que les phénomènes de chaleur, de lumière, d'électricité n'étaient que les manifestations — proches parentes — d'un même groupe de forces et résultaient des vibrations transversales de l'éther.

— Ainsi, disait-il en 1789, à Heidelberg — ce domaine de l'électricité s'étend à la nature entière. Il nous touche nous-mêmes. Nous savons que nous avons réellement un organe électrique, l'œil. D'un côté nous rencontrons la question de l'action immédiate à distance. Dans une autre direction, nous rencontrons le problème de la nature de l'électricité, et, immédiatement connexe avec ces problèmes, s'élève la question capitale de l'essence de l'éther, des propriétés du milieu qui remplit l'espace, de sa structure, de son repos ou de son mouvement, de son infinité ou de ses limites. De plus en plus il semble que ce problème domine tous les autres, que la connaissance de l'éther doive rendre accessible celle des choses impondérables et de plus l'essence de l'antique matière elle-même et de ses qualités les plus intimes, la pesanteur et l'inertie. Et la physique actuelle aborde cette question, si tout ce qui existe n'a pas été créé de l'éther...

Et depuis vingt ans la solution du problème a fait de si grands progrès que l'idée de Hertz n'est plus aujourd'hui à l'état d'hypothèse. Or ne sent-on pas que dans cette conception unitaire de l'univers se trouve nécessairement impliquée celle d'une parenté absolue entre tout ce qui existe. On pressent que notre système terrestre, pour ne nous en tenir qu'à lui, forme un tout, une entité dont les éléments sont intimement liés les uns aux autres, issus d'une origine commune, comme animés d'un même sang coulant dans les veines d'une même famille. L'homme véritablement pénétré de l'esprit scientifique ne peut rien considérer avec indifférence, car en tout il y a des éléments identiques à ceux qui forment son être propre.

C'est la vieille formule de la Table d'Emeraude attribuée à Hermès Trismégiste :

— Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et comme toutes choses sont venues de l'Unité, ainsi toutes choses sont nées dans cette chose unique par adaptation.

Nées d'une même chose, c'est la constatation scientifique de la fraternité, de la solidarité des êtres et des choses.

La Science nous a dotés d'une autre conquête, par l'affirmation de la conservation de l'énergie, de la force qui se trouve dans le monde en quantité immuable et constante, dont nulle parcelle ne disparaît, mais qui est sans cesse en voie de transformation.

Déjà Lavoisier nous avait prouvé que la matière du Cosmos n'augmente ni ne diminue, et que, quand elle semble disparaître, comme par exemple dans la combustion, elle ne fait que changer de modalité.

Cette théorie, aujourd'hui indiscutée, a pour résultante nécessaire l'action toujours présente des êtres et des choses les uns sur les autres.

Aucun mouvement ne se perd, nulle action ne s'anéantit, mais tous les éléments du Cosmos réagissent les uns sur les autres, et il n'est si petite parcelle qui ne reçoive le contre-coup d'un acte accompli — acte physique ou mental. Le monde, la vie, les sociétés ne sont que de perpétuelles réactions de forces, opé-

rant en une perpétuelle mutualité d'efforts. L'isolement est un mot vide de sens, tout est lié à tout, et influençant tout, est par tout influencé.

D'où la conception d'un organisme universel, composé d'organismes collectifs subdivisés eux-mêmes en organismes individuels. Tous en état de dépendance mutuelle, à la fois actifs et passifs, et dont nul ne peut être en état d'inéquilibre sans que la masse totale soit affectée et affecte à son tour tous les composants, en vertu d'une solidarité basée, non plus sur des concepts d'imagination, mais sur les faits eux-mêmes.

Notre être humain n'est qu'une parcelle individualisée du grand être qu'est l'univers : et cette unité, combinée avec la conservation de l'énergie, a pour corollaire fatal, indiscutable, la solidarité qui est la véritable base de la morale. La nature étant une, toutes ses parties s'engrènent, se mêlent, se pénètrent, et il n'est pas d'action qui s'exerçant sur l'une n'ait sa répercussion sur les autres. Nulle énergie ne se perd, et sous une forme ou sous une autre, l'ébranlement de la moindre molécule porte son action dans toute la masse : et le heurt est subi, de choc en retour, par la molécule même d'où l'ébranlement est parti.

Il existe donc, répétons-le, une solidarité absolue, parfaite entre toutes les parties du grand tout, et sur notre terre, il n'est pas, dans l'ordre matériel, ni dans l'ordre moral, d'acte qui n'influe, en bien ou en mal, sur la totalité des êtres ou des choses qui l'occupent.

Le bûcheron qui porte sa cognée dans le tronc d'un chêne se doute-t-il qu'il contribue, sur l'ordre d'un maître ignorant, à un déboisement qui compromettra la sécurité d'un pays voisin ?

Toutes les fois qu'il y a souffrance chez un être humain, il y a misère physiologique qui influe sur la race : toutes les fois qu'il y a maladie chez un être humain, il y a danger de maladie pour l'humanité tout entière : l'organisme affecté évolue des germes mauvais qui circulent et vont porter dans l'atmosphère, respiré par tous des ferments pathogéniques. Cette vérité, instinctivement comprise, a donné naissance à divers procédés d'assistance des malades, à la création d'hôpitaux. Pour provoquer ces moyens de défense on a cru devoir faire appel à des sentimentalités basées sur des compensations de récompenses célestes. La science n'a pas recours à ces chantages d'éternité. Maladie ou misère sont des dangers non pas seulement pour l'individu qui en souffre directement, mais pour le corps social tout entier : quand un membre de la collectivité est atteint, la collectivité toute entière subit le contre-coup de son mal : à supposer que son affection ne soit pas immédiatement contagieuse, dans le sens ordinaire du mot, l'affaiblissement de son organisme est une dépression dans l'organisme collectif, ne fût-ce que par la procréation possible d'enfants qui, nés malingres, contribuent à la faiblesse de la race. Que m'importe, dira l'ignorant, après moi le déluge. Mais si on lui montre dans le passé l'incurie égoïste de ceux qui l'ont précédé génératrice des mille misères dont il souffre, il fera un retour sur lui-même et comprendra cette solidarité du passé et de l'avenir.

Je citerai, à ce propos quelques lignes extraites d'un livre excellent, — *L'Idéalisme social*, — récemment publié par M. Eugène Fournière.

— Cette solidarité perpétuelle de l'effort humain, dit-il, ne se conçoit pas seulement dans la durée, mais aussi dans l'espace, et c'est par la solidarité dans l'espace que s'assure la solidarité dans la durée. Il nous est interdit de connaître sans participer, et c'est par la connaissance de nos semblables que nous acquérons le sentiment de solidarité de l'espèce. Dorénavant rien de ce qui la touche ne pourra nous être indifférent, et, nous étant intéressés à elle dans son exis-

tence passée et présente, nous ne pourrions pas nous désintéresser de son existence future. Notre devenir individuel ne nous inquiétera plus, la connaissance du réel nous ayant fait comprendre et accepter l'inévitable fin de tout être vivant et le devenir collectif absorbera impérieusement tous nos désirs, toutes nos aspirations d'éternité. Les satisfactions que notre esprit avait désirées pour nous mêmes au-delà de notre vie, joies accrues, douleurs disparues, sens perfectionnés et multipliés, facultés agrandies et diversifiées, nous les désirerons pour l'espèce, et notre désir, formulé et communiqué, préparera leur réalisation pour l'avenir.

De là, cette déduction fatale que faire le mal, c'est se nuire à soi-même, dans le temps et dans l'espace. C'est créer pour la collectivité, et pour soi-même qui en fait partie, un danger de vengeance et de représailles : c'est augmenter pour les générations présentes et à venir la somme des dettes à payer, c'est en un mot déséquilibrer l'ordre universel et créer des désordres auxquels nul n'échappe, alors même qu'il s'en croit le mieux garanti par son égoïsme. Chaque homme souffre du mal que font les hommes : tous les hommes souffrent du mal que fait un homme. L'homme qui fait le mal ressemble à ce fou qui jeterait du poison dans une mare, puis, s'imaginant que le poison n'a contaminé que le cube d'eau dans lequel il a été précipité, croirait pouvoir boire impunément de l'eau à quelques coudes de là. C'est ce que la Constitution de 93 avait si noblement formulé en son article 34 :

— Il y a oppression du corps social quand un seul de ses membres est opprimé...

Là se trouvait notée politiquement cette grande vérité de l'unité et de la solidarité.

Cette solidarité que chacun comprend dans le domaine matériel n'est pas moins réelle dans le domaine moral. M. Fouillée a développé récemment une théorie des Idées-Forces : elle est exacte en principe. La pensée, manifestation matérielle — quoique encore tenue pour invisible et impondérable — ce qui n'est dû évidemment qu'à l'imperfection de nos moyens d'investigation et aussi à notre crainte de heurter des idées préconçues — constitue un germe qui, transporté sur un terrain favorable, se développe en bien ou en mal. La pensée mauvaise empoisonne le plan moral, comme la goutte de venin corrompt l'eau d'un lac. Acte en puissance ou acte en réalisation influent — quoique à des degrés divers — sur le bien-être matériel ou moral de la collectivité toute entière.

Cette conception de la nature matérielle de la pensée semble jusqu'ici inadmissible et répugne tout particulièrement aux spiritualistes qui exigent l'immatérialité de l'âme et de ses manifestations. Cependant cette hypothèse des microbes de la pensée — à laquelle certaines expériences nouvelles de transmission à distance donne un commencement de réalité — n'est point en dehors de la logique : bien au contraire. Et voici un fait sur lequel il est bon de rappeler l'attention de ceux qui ne sont pas aveuglés par le préjugé religieux.

On sait que, lorsque des microbes de nature mauvaise se sont introduits ou générés dans le corps humain, nous sommes défendus contre eux par des organismes microscopiques auxquels on a donné le nom de Leucocytes ou de Phagocytes, véritable armée qui se précipite au secours de l'être et s'efforce d'absorber, de dévorer, de détruire les microbes ennemis. Eh bien, ne sentons-nous pas qu'il se passe dans le cerveau des faits analogues ? Qu'une pensée nouvelle surgisse en nous, qu'elle nous vienne de l'extérieur ou qu'elle provienne de notre propre fonds, et que cette pensée soit mauvaise, et aussitôt, sans que pour ainsi dire notre volonté ait à intervenir, des pensées saines, morales réagissent et entrent

en lutte contre la pensée criminelle. Nous avons la notion d'une véritable lutte soutenue par ces phagocytes mentaux, qui s'efforcent et combattent le bon combat. Vainqueurs ou vaincus, les globules du bien ont fait leur devoir, et on se demande si réellement ce processus, essentiellement matériel, n'est pas un argument décisif contre la prétendue immatérielle de l'âme. Ce sont là questions réservées à l'avenir.

Mais dès aujourd'hui la Science nous a appris que substance ou force, tout est lié, tout se tient, tout est un : la civilisation, entendue dans son sens normal doit être la mise en équilibre de toutes les parcelles sociales, à ce point que le respect du droit chez autrui devienne une action réflexe. La société doit se créer à elle-même une atmosphère de bien, dans laquelle tous ses membres évoluent en pleine santé physique et morale. A l'avantage de tous, chacun trouve et trouvera son avantage propre. Bien plus, nulle individualité ne se considérera en soi, mais comme partie intégrante du tout social, et du Tout cosmique, et se sachant solidaire en tant que race du passé comme de l'avenir, tous travailleront pour le bien-être universel où ils trouveront leur bien-être propre.

Certes les formules connues : — Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fût fait, — ou — Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fit — procèdent jusqu'à un certain point de la notion de solidarité universelle, telle que la Science l'établit. Mais comme l'idée s'élève et se complète dans cette maxime orientale : — Nul ne peut être heureux, tant qu'il existe un seul être malheureux.

C'est là que se révèle toute la profondeur de l'idée solidaire, basée sur l'unité d'origine, d'évolution et de destinée. Tant que le mal existe, tous sont menacés par le mal. Tandis que la religion chrétienne a pu sanctionner l'idée de la séparation entre les élus — bienheureux — et les réprouvés, éternellement malheureux, sans comprendre tout ce que cette effroyable solution renfermait de hideuse indifférence et de férocité égoïste, la Philosophie appuyée sur la Science dit que le bonheur ne peut consister que dans l'universalité du bonheur. Avions-nous tort de dire que seule la Science donne à la morale une base solide et sacrée, établie à jamais sur l'Unité des choses et sur la Solidarité universelle ?

JULES LERMINA.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

La Famille dans les différentes sociétés, par C. N. Starcke
(V. GIARD et E. BRIÈRE, éditeurs, 16, rue Soufflot.)

L'idée fondamentale qu'exprime ce livre, c'est que la famille est avant tout la garantie de la personnalité. Dans la société, l'homme est citoyen. Il est lié, par les coutumes, par les lois, par l'opinion publique. Dans la famille, il est indépendant, maître d'organiser sa vie. « Les besoins que la famille satisfait, nous dit l'auteur, se forment différemment selon le degré de civilisation de la société, mais toujours ils ont été du même genre ; ce furent toujours les besoins de se sentir comme une valeur absolue, et non pas seulement comme un moyen. » Et c'est là surtout le caractère de la famille germanique.

L'individu ne pourra jamais identifier sa volonté propre à la volonté sociale. « Toujours il y aura de la résignation et de la sévérité dans l'accomplissement des exigences de la société, qui seront toujours le prix que l'individu

doit payer pour gagner le droit de profiter des possibilités de bonheur que la société crée pour ses membres ». Au contraire, « les devoirs de la vie dans la famille sont, au fond, les propres vœux de l'individu, et si la résignation et la sévérité y comptent aussi pour quelque chose, c'est seulement cette résignation qui consiste dans la subordination de ses vœux passagers et au fond illusoire à des vœux éclairés, permanents et essentiels ». Peut-être M. Starcke est-il trop absolu en supposant éternelle et nécessaire cette opposition des vouloirs individuels et collectifs. Je crois, au contraire, que chez les individus supérieurs, d'une socialité très haute et très compréhensive, le devoir devient le vouloir et se confond avec lui. Chez eux, l'accomplissement du devoir est un même épanouissement de l'être, une même joie de la vie que l'exercice de la volonté. Sauf cette réserve, la théorie de M. Starcke me paraît très juste et très féconde. Ainsi, les féministes qui voient dans la soumission aux instincts la liberté, dans l'égotisme enfantin l'individualisme, en préparant la dissolution de la famille, détruisent la liberté et la part d'individualisme légitime dans une société organique. Ils « abaissent l'esprit humain » au nom d'un individualisme faux et qui va contre son but, « au nom du respect pour une personnalité qui n'est point respectable », puisqu'elle n'est plus sociale.

L'auteur nous montre fort bien la haute moralité du mariage. L'homme qui ne se marie pas inflige un outrage à la femme à laquelle il s'unit puisqu'il désire, en elle, non sa personnalité, sa valeur sociale, mais ce qui est secondaire et temporaire. Et la femme qui accepte une telle union montre ainsi qu'elle se peut contenter que l'homme ne recherche pas autre chose en elle. L'union libre, au point de vue sociologique est donc l'aviilissement de la femme. « Si la femme n'a pas ce respect d'elle-même qui la fait repousser le prétendant sensuel, il n'y a aucune raison pour qu'il lui témoigne un plus grand honneur que celui qu'elle exige elle-même. »

L'auteur étudie ensuite le divorce. Le divorce est pour lui, comme pour tous les sociologues, un mal ; mais, ajoute-t-il, un mal nécessaire. Je ne crois pas qu'un mal puisse être nécessaire, et celui-ci moins que tout autre. Dans une société comme la nôtre où le divorce devient une règle générale, où le nombre en augmente chaque année d'une manière inquiétante, il serait bon, il serait urgent de le supprimer, puisque, actuellement, son application ne se peut limiter aux cas exceptionnels pour lesquels il est admissible à la rigueur. M. Eug. Pelletan avait déjà dit : « On ne doit inscrire le divorce que là où règne le culte de la famille. » Il est évident qu'il n'en est pas ainsi à l'heure présente.

Et cette situation critique s'aggravera encore par le travail de la femme. Ici, M. Starcke me semble ne pas avoir suffisamment examiné cette question. Il nous dit que le désir du mariage reviendra « lorsque l'homme découvrira l'aide que peut lui apporter la femme ». Il y voit un moyen de « resserrer les liens du foyer. » C'est le contraire qui est le vrai, d'abord parce que le travail de la femme n'est pas une « aide », ensuite parce qu'il détruit le foyer et dissout la famille. Il a d'autres conséquences plus anti-sociales encore.

Mais M. Starcke revient, en sociologue sagace, à une plus juste appréciation des choses : « Tout ce qui, dans la législation, provoque l'idée que la liberté de l'épouse ne peut être protégée qu'en affaiblissant et en amoindrissant les devoirs exigés d'elle par la communauté ou les prétentions que lui donne la communauté, encouragera un raisonnement par lui-même hostile à la communauté et rendra aussi, sur des points concrets, sa situation moins assurée qu'auparavant. »

S'il passe à l'enfant, M. Starcke reconnaît la nécessité d'un foyer uni pour l'éducation de l'enfant, et ceci est en contradiction avec ce qu'il a dit sur le travail de la femme. Il a des remarques fort justes. Il voit très bien que la mère d'une intellectualité de surface et prétentieuse peut trouver insipide les soins à donner à l'enfant; mais si cette mère s'élève à la compréhension vraie du monde et d'elle-même, ses occupations maternelles deviennent pour elle d'un intérêt capital, et elle s'y donne avec joie et consciemment, comme la femme primitive s'y donnait toute avec son instinct conservateur de l'espèce. Une vraie femme de sens droit, sans éducation, sera une bonne mère; une vraie femme, d'éducation moyenne, sera meilleure mère; et une vraie femme, d'éducation supérieure, d'intelligence élevée, sera une mère parfaite et une admirable épouse. Ce sont les détraquées qui ne peuvent être l'une et l'autre; mais on prend généralement la tournure bizarre d'esprit, l'affectation maladroite d'originalité, les associations imprévues d'idées de celles-ci pour de l'intelligence.

Dans un livre traitant de la famille on doit parler beaucoup de la femme, car c'est bien sur elle qu'en repose tout l'édifice. Si, obéissant aux impulsions mauvaises, aux théories absurdes, elle se retire, si elle déserte son poste, qui est le foyer, tout l'édifice s'écroule et la société se dissout.

Il semble bien que nous soyons sur le point d'en venir là. « Les éléments de la vie de la famille, de nos jours, qui témoignent de la mollesse croissante des caractères, de la lâcheté morale, qui fuit le combat intérieur et l'éducation interrompue de soi-même et voit dans le laisser-aller de l'esprit enfantin le type de la vie humaine, ces éléments opéreront la dissolution de la famille. » Mais M. Starcke ne veut pas nous désespérer, et il termine en disant que, si l'évolution ultérieure de la famille doit être difficile, elle finira cependant par aboutir heureusement.

Cela dépendra de l'énergie que nous y emploierons.

Le livre de M. Starcke est à lire pour tous les sociologues, pour tous ceux qui pensent que les problèmes sociaux ne se résolvent pas avec des cris et des crises de nerfs. C'est un livre de fonds.

L'Obsession du Divin, par Edmond Thiaudière

(FISCHBACHER, éditeur, 33, rue de Seine).

Je ne dirai pas tout le bien que je pense de ce livre. Non pas que je croie qu'il faille taire mon admiration et ma respectueuse amitié pour un penseur et un homme comme Edmond Thiaudière; mais je me propose, avant peu, d'étudier, ailleurs ou ici, toute son œuvre philosophique, qui vaut d'être mieux connue qu'elle ne l'est.

En parlant de son ouvrage précédent, la *Soif du Juste*, qui fut justement, une fois n'est pas coutume, couronné par l'Académie française, j'ai déjà fait quelques critiques au pessimisme attachant d'Edmond Thiaudière. Je ne les renouvellerai pas maintenant, et j'y renvoie mes lecteurs (1).

L'obsession du Divin, c'est celle de tous les grands esprits de tous les temps, et elle trouve sa satisfaction en elle-même. Rechercher avec passion le divin, c'est déjà le découvrir en soi. Et cette découverte est la négation même du pessimisme. Lorsque la conscience est illuminée de cette clarté, elle ne peut plus conserver les ombres diffuses de la négation, les brumes d'un mysticisme vague,

(1). Voir la *Coopération des Idées*, n° 4, p. 44.

qui n'est que le doute sur soi-même. Certes, rien ici ne saurait dissiper dans nos âmes l'angoisse profonde du mal qui continue à s'épandre sur le monde. Cette angoisse atteste la noblesse de l'être qui l'éprouve, elle témoigne de ce qu'il y a de divin en lui, et surtout elle est le mobile supérieur de son action. Mais cette clarté permet d'apercevoir dans ce mal l'épreuve décisive de notre volonté — toujours et nécessairement bonne, — où elle se retrempe, et le moyen du bien. S'il est pénible pour notre sensibilité de voir souffrir, il est consolant de démêler dans cette souffrance une phase nécessaire, un procédé — que nous ne pouvons juger — pour réaliser l'ordre; et surtout il est glorieux pour nous de vouloir souffrir dans notre chair et dans notre âme, en transmuant cette souffrance en amour. Les pessimistes, se plaçant à un point de vue trop exclusivement sensitif, oublient en général qu'il y a des souffrances qui valent toutes les joies, et auxquelles nous tenons plus qu'à des joies, parce qu'elles sont de la beauté.

Ce qu'il y a de grand, d'admirable, de divin dans l'homme, ce n'est pas qu'il soit, vu abstraitement, ce qu'il est; mais c'est qu'il le soit devenu par son effort et sa volonté; c'est qu'il soit virtuellement tout ce qu'il sera, c'est-à-dire ce que nous ne pouvons imaginer.

Qu'y a-t-il de plus beau, nous dit lui-même M. Thiaudière, que de voir l'esprit d'un être, aussi minuscule et aussi éphémère que l'homme, se soucier d'infini et se mêler d'éternité?

La beauté, la vérité, la justice, la liberté, nous seraient moins précieuses, elles ne seraient pas divines, si elles étaient un don gratuit, et non l'œuvre du patient génie de l'homme. L'action est plus belle, plus morale que l'immobilité, inconcevable, d'une perfection imméritée, et qui trouverait là et dans l'inertie sa limitation, sinon dans le néant.

« Ferme ta tête et ouvre ton cœur, » nous recommande l'auteur. Non pas: ouvre ta tête, ouvre ton cœur, ouvre ton âme, — et tâche d'y faire contenir le Monde. Comprendre, c'est aimer; savoir, c'est croire, c'est affirmer.

En voilà plus qu'il ne faut pour ne pas être pessimiste.

Voici un précieux livre, il est pour les âmes précieuses, qui ne sont pas rares. Et celles-ci, qui ne la connaissent pas encore, nous sauront gré de leur avoir signalé cette œuvre de pensée et de sincérité profondes.

Essai sur les Lois agraires, par Robert Dreyfus

(CALMANN-LÉVY, éditeur, 3, rue Auber)

Cette étude est très fouillée, très documentée. L'érudition dépensée est énorme. C'est là un magistral chapitre à l'histoire de la propriété, et il se pourrait bien que, pour les sociologues, ce beau livre devint classique.

M. Robert Dreyfus entend surtout faire de l'histoire, et il est très sobre d'appréciations et de commentaires. C'est même la plus sérieuse critique qu'on puisse lui faire. Il me semble que les considérations générales n'ôtent rien à la valeur des faits, et qu'elles ont beaucoup de chance d'y ajouter. Au surplus, l'effort pour relier les faits entre eux et pour en chercher les rapports nécessaires n'est jamais vain, puisqu'il a pour résultat, à tout le moins, d'élargir la vision et d'évoquer la vie, qui est un ordre, une logique, de ressusciter, comme disait Michelet.

Sans doute, M. Robert Dreyfus ne dédaigne point, comme notre nouvelle

école historique, la philosophie de l'histoire; sans doute, il ne se refuse point à rechercher la logique vraie des événements que déroulent les siècles; mais il montre, dans cette voie, une timidité extrême, et il se borne à établir un parallèle entre les démagogues romains, leurs agitations et nos socialistes actuels et leur politique.

On ne résume pas un livre d'histoire, car il n'est pas de faits qui se peuvent retrancher. Je ne parlerai donc que d'un point sur lequel je ne suis pas absolument d'accord avec l'auteur. Un des meilleurs chapitres est certainement celui où l'auteur nous fait le triste tableau de l'Italie au temps des Gracques. Il nous montre d'une façon saisissante le dépeuplement lamentable des campagnes et l'encombrement des villes, phénomène que nous pouvons observer actuellement dans nos civilisations fatiguées, et qui inquiète les bons esprits. Or M. Dreyfus pense que « l'abandon de la terre n'est pas un signe de décadence, mais seulement de trouble économique : la prospérité agricole s'allie mal à celle des villes, qui naît du commerce et de l'industrie ». Mais un trouble économique est précisément l'indice d'une décadence, puisqu'il est inférieur à l'ordre économique. La prospérité du commerce et de l'industrie ne saurait en aucun cas empêcher la prospérité agricole. Au contraire. Un pays prospère l'est nécessairement dans toutes les directions, dans toutes les manifestations de son activité. La santé n'est pas partielle dans un organisme. A ce déséquilibre il faut reconnaître des causes morales : la rupture des liens traditionnels qui rattachent l'homme au foyer, au sol, le relâchement des mœurs, la soif des plaisirs faciles. C'est la décadence morale qui détermine la décadence politique et économique.

La vie des Gracques est d'un haut enseignement. « Ils voulurent sauver la société malgré elle, nous dit l'auteur, ils méconnurent l'âpre expérience, et se brisèrent contre les hommes ». Cœurs généreux ! ajoute-t-il. Je veux bien; mais ils n'en étaient pas moins des esprits faux et teintés d'égotisme. Les politiques et les violents, je parle des sincères, sont des gens qui veulent peut-être le bien général, mais qui veulent avant tout que ce bien s'accomplisse par eux. Mais on ne développe pas la vie sociale en comprimant et en supprimant de la vie individuelle : c'est là l'erreur fondamentale de tous les démagogues et des réactionnaires de tous les temps.

Essai de Synthétique, par J. Claudel

(GIARD et BRIÈRE, éditeurs, 16, rue Soufflot)

Ce livre compact sur la Méthode coordinative, la Synthèse et l'enseignement intégral contient d'excellentes remarques, des aperçus assez originaux, il y a de l'érudition; mais tout cela est un peu confus et manque de coordination. L'auteur a oublié d'employer à l'écrire la méthode qu'il recommande. Son livre sera moins lu qu'il mérite de l'être.

G. DEHERME.

Nous avons reçu :

L'Age d'Or, par Gonzague de Reynold (édition de la Montagne, Le Carre, près Vesenaz, Genève). — Vers de la seizième année, de l'âge d'or, comme dit l'auteur. Il n'a pas, déclare-t-il tout d'abord, l'ambition de nous toucher, il lui suffit de nous plaire. Nous devons lui en savoir gré et apprécier comme il convient la fraîcheur de ses sentiments et la joliesse de ses chants.

Le Lycée Janson-de-Sailly, par le Dr Chassagne (8, rue Franklin).

Le Familistère de Guise et la Coopération, selon Vétorix (imp. J. Allemane, 51, rue Saint-Sauveur).

Les Salaires et la durée du travail dans l'Industrie française, par Lucien March (Berger-Levrault, 18, rue des Glacis, Nancy). — M. March, par sa situation à l'Office du travail, connaît parfaitement cette question si complexe des salaires. Et sa brochure sera consultée avec fruit par tous ceux qui s'occupent des sciences sociales. M. March a formulé des conclusions qui resteront et qui sont de précieuses indications.

La Femme, essai de sociologie physiologique, par le Dr H. Thulié, un vol. 10 fr. (Delahaye et Lecrosnier, éd., place de l'École de Médecine). — Toutes les personnes qui s'intéressent aux études sociologiques connaissent l'œuvre remarquable, classique, de M. le Dr Thulié. Je n'ai donc pas à en faire l'éloge ici.

Erreur d'âme, par Frédérick Hucher, un vol. 3.50 (Ernest Flammarion, éd., 26, rue Racine). — Ce livre est écrit avec une plume de douleur. L'auteur y a mis beaucoup de son âme et peut-être un peu de sa vie. Je n'aime pas les romans: ils font du mal, ils pervertissent, ils énervent. La plupart, ils salissent. Ils font de nos sentiments les reflets falots des gestes insincères de cabotins. Ils nous font des petites âmes de perroquets et de singes. Ils nous déshabituent de réfléchir et nous en ôtent le désir. Mais ce roman, *Erreur d'âme*, m'a ému. Je dois dire, cependant, que cette émotion eût été plus profonde, si je n'avais pas rencontré chez Frédérick Hucher ce souci constant d'aristocratie intellectuelle et d'être du « dernier bateau libertaire ». Intellectuel, poète, apôtre, homme de génie, Philippe Despréaux, le héros du livre, est surtout un niais et un piètre personnage. Et puis, il est fâcheux qu'il soit cela en étant dans le devoir. Le sacrifice, qui est une joie et une beauté, c'est celui qui nous ramène à l'ordre et à la règle. Sylvio, l'amante, gaspille les fleurs les plus précieuses de sa belle âme inutilement, parce qu'elle n'a pas su le comprendre. Et ces fleurs, elle les flétrit. Sous ses théories « libertaires » on sent des instincts. Socialement, il est bon qu'elle en souffre.

La bonne Madeleine et la pauvre Marie, par Charles-Louis Philippe, un vol. 3 fr. (*Bibliothèque artistique*, 31, rue Bonaparte). Deux petits romans encore, mais très doux, très sains et qui attendrissent. L'histoire de la pauvre Marie est touchante. Celle de la bonne Madeleine ne l'est pas moins. Après avoir lu, on voudrait être bon, aimer tous les déshérités et se hâter de faire tout le bien qu'on peut à ceux qui passent — si vite, hélas ! C'est la littérature saine, et vraiment belle, qui convient à notre époque. Il nous faut retrouver le temps d'aimer. M. Ch.-Louis Philippe nous a donné là un bon et beau petit livre. Il nous en donnera d'autres encore. Il nous faut beaucoup de ces livres qui rendent meilleurs.

Doctrine fusionnienne. Lettre apostolique, par L.-J.-B. de Turreil (Choquet, 70, rue de Turbigo).

Mémoire des Brigades des douanes (au journal *Le Douanier*, 164, rue Ordener).

Les Fondements de l'Ethique, par E. de Roberty, un vol. 2.50 (F. Alcan, éd., 108, boulevard St-Germain). — Il en sera fait un compte rendu.

Le Rôle social de la Femme, par Mme Anna Lampérière, un vol. 2.50 (F. Alcan, éd., 108, bd St-Germain). — Nous aurons l'occasion d'en parler prochainement dans un article que nous préparons sur le *Travail des Femmes*.

Les Etudes classiques et la Démocratie, par Alfred Fouillée, un vol. 3 fr. (A. Colin, éd., 5, rue de Mézières). — Il en sera fait un compte rendu.

Il Discorso di un Policeman nel Cinquantennio dello Statuto italiano, par Umano (Battistelli. éd., 4, Piazza Monforte Milano).

La Croix Rouge et son Fondateur, par le Docteur F. Vaquier, une broch. 0.50 (Wallon, éd., Vichy).

LA COOPÉRATION DES IDÉES

pour l'enseignement supérieur et l'éducation éthique-sociale du peuple

En haut comme en bas, on s'aperçoit enfin quels malentendus et quelle catastrophe prépare la séparation sociale de la pensée et de l'action. D'autre part, le succès de notre tentative de rapprochement et d'entente cordiale s'affirme de plus en plus. Il semble bien que l'heure est venue d'entreprendre une grande et belle œuvre, qui ne sera pas celle d'un homme, ni d'une coterie, mais de tous les hommes de bonne volonté, et, plus tard, de la nation entière.

A cette œuvre on donnera l'étiquette et les formes qu'on voudra, on la fera présider et diriger par telles ou telles personnalités indépendantes, il n'importe. Notre modeste tentative a montré la possibilité de la réaliser ; il ne reste plus qu'à l'entreprendre. Les honnes volontés qui demandent à se dépenser ne manquent point. On nous prie de leur adresser cet appel. *Il s'agit de constituer une Société, avec un Comité d'administration, des Statuts, un capital, pour la fondation d'Universités populaires dans toutes les grandes villes de France, et d'abord à Paris.* Nous proportionnerons naturellement notre action aux moyens dont nous disposerons.

On peut nous aider de toutes façons. Nous préparons d'ailleurs l'organisation d'une grande réunion privée. Nous convoquerons par lettre tous ceux qui, d'ici là, voudront bien nous faire savoir qu'ils adhèrent en principe à ce projet. Adresser momentanément les communications à la *Coopération des Idées*, 17, rue Paul Bert.

LA « COOPÉRATION DES IDÉES. »

SOUSCRIPTION EN FAVEUR DE LA COOPÉRATION DES IDÉES

Pour l'Enseignement supérieur et l'Education éthique-sociale du Peuple

Nous avons reçu : Précédemment, 486 fr. 50 ; M. Denoyel, 1 fr. ; Al. Schurr, 10 fr. ; Leprince, 10 fr. ; Pinac, 5 fr.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

Imprimerie de la *Coopération des Idées*, à MONTDIDIER (Somme).

A LIRE

- L'Arbitrage entre Nations*, 10, rue Pasquier.
Le Bulletin de l'Union pour l'Action morale, 6, impasse Ronsin.
L'Humanité Nouvelle, 5, Impasse du Béarn.
Le Mercure de France, 5, rue de l'Echaudé Saint-Germain.
La Revue Blanche, 1, rue Laffitte.
La Revue de la Société d'Etudes philosophiques et sociales, 15, rue Racine.
Les Archives d'anthropologie criminelle, 78, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon.
La Revue Philosophique, 108, bd St-Germain.
La Revue Internationale de Sociologie, 16, rue Soufflot.
Revue de la Prévoyance et de la Mutualité, 78, rue Bonaparte.
Les Temps nouveaux, 140, rue Mouffetard.
L'Ermitage, 16, rue du Sommerard.
Le Relèvement social, 2, rue Balay, à St-Etienne.
La Revue Socialiste, 78, passage Choiseul.
La Revue Occidentale, 10, rue Monsieur-le-Prince
La Résurrection, à Saint-Raphaël (Var).
L'Alcool, 5, rue de Pontoise.
La Paix par le Droit, 13, rue Soufflot.
La Lumière, 96, rue Lafontaine.
Simple Revue, 41, boulevard Haussmann.
L'Emancipation, 1, rue Duguesclin, à Nîmes.
Le Moniteur des Syndicats ouvriers, 6, rue des Quatre-Vents.
Manuel général de l'Instruction primaire, 79, boulevard Saint-Germain.
La Philosophie de l'avenir, 90, rue Marie-Thérèse, Bruxelles.
La Science sociale, 56, rue Jacob.
La Revue encyclopédique, 17, rue Montparnasse.
Le Devenir social, 16, rue Soufflot.
La Rénovation, 104, rue de Rosny, à Montreuil-sous-Bois.
La Revue idéaliste, 21, rue Saint-Dominique.
La Revue scientifique et morale du Spiritisme, 5, rue Manuel.
La Revue du Brésil, 56, rue Saint-Georges.
Le Bulletin des Sommaires, 44, rue Beaunier.
L'Initiation, 5, rue de Savoie.
L'Enclos, 7, rue des Saules.
Le Solidariste, 33, rue Bonaparte.
Le Réformiste, 18, rue du Mail.
Le Bonheur du Foyer, 39, rue de Moscou.
Le Libéraire, 10, rue Flocon.
La Revue d'art dramatique, 5, rue Rougemont.
Journal du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri.
L'Avant-Garde pédagogique, 41, rue de la Plaine.
La Revue populaire des Beaux-Arts, 13, rue Grange-Batelière.
La Montagne, 8, boulevard des Tranchées, Genève.
-
-

LE COURRIER DE LA PRESSE

PARIS — 21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS

Directeur: A. GALLOIS

Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 journaux par jour